

BANQUE, FAMILLE ET SOCIÉTÉ EN ALLEMAGNE AU XIX^e SIÈCLE¹

« J'ai toujours été fier d'avoir été un Oppenheim, et toujours fier de notre maison de banque à Cologne, qui, dès son origine, a prospéré de si belle manière et qui a tant fait pour le développement économique, et donc aussi le développement culturel, des provinces occidentales de la Prusse... »

Max von Oppenheim, 1935.

L'intérêt des historiens pour les grandes entreprises bancaires est ancien, même s'il s'est surtout développé, en France, dans la problématique spécifique de la Révolution industrielle, et autour de la question d'une accumulation capitaliste capable ou non de favoriser le « décollage » : il n'est que de rappeler ici les études de Louis Bergeron, Maurice Lévy-Leboyer, Bertrand Gille, Jean Bouvier, Alain Plessis et de bien d'autres². La tradition historiographique allemande est majoritairement différente³ : les travaux ne manquent pas, mais la plupart relèvent plus de la monographie (*case study*) que de la « pesée globale » du rôle des banques dans l'économie nationale⁴.

L'historiographie allemande s'enrichit donc aujourd'hui d'une étude mono-

1. À propos de : Michaël STÜRMER, Gabriele TEICHMANN, Wilhelm TREUE, *Wägen und Wagen : Sal. Oppenheim jr & Cie. Geschichte einer Bank und einer Familie*. Munich/Zürich, Piper, 1989. 15 × 23, 527 p., bibliogr., index, photos.

2. Y compris sur le plan régional : voir, par ex., les travaux sur la banque Dupont (et notamment la monographie sur *La Banque Dupont de 1819 à 1969*, Paris, [s.n.], 1969), et Pierre POUCHAIN, « Banque et crédit à Lille de 1800 à 1939 », *Revue du Nord*, LXVIII, 270, 1986, p. 635-661.

3. D'une manière plus générale, il convient de mentionner ici les travaux de Jürgen KOCKA, et notamment l'ensemble monumental qu'il a récemment édité : *Bürgertum im 19. Jahrhundert : Deutschland im europäischen Vergleich*, Munich, D.T.V., 1988, 3 vol.

4. L'histoire des entreprises a, outre-Rhin, et pour des raisons sur lesquelles nous allons revenir, une tradition que l'on ne retrouve pas en France. Il faut ici également mentionner l'action de la *Gesellschaft für Unternehmensgeschichte*, établie à Cologne et dans laquelle certaines des principales entreprises allemandes sont activement représentées.

graphique exemplaire, consacrée à l'histoire d'une des plus fascinantes dynasties de « marchands banquiers » judéo-allemands depuis le xviii^e siècle : les Oppenheim, de Bonn et Cologne, dont la maison fêtait récemment son bicentenaire⁵.

La base de la documentation réside dans le fonds des archives privées de la famille et, surtout, de la firme, sur lesquelles nous éclaire une postface importante (p. 495 et suiv.). Des documents complémentaires ont été recueillis dans différents dépôts allemands, notamment les archives municipales de Cologne, de Bonn et de Francfort-sur-le-Main (archives Bethmann), mais aussi à Londres (archives Rothschild). La bibliographie imposante est présentée selon la suite des chapitres, l'ouvrage étant dépourvu de notes.

Comme nombre de dynasties juives connues, les Oppenheim sont originaires de la rive gauche du Rhin, et plus précisément, dans un temps quasi mythique, de la petite cité d'Oppenheim, entre Mayence et Worms — rappelons que l'habitude de la désignation par le toponyme est constante, dans les communautés juives d'Ancien Régime, avec les familles Ratisbonne, Trèves, Worms, Fould, Halle, etc. Oppenheim, qui a aujourd'hui perdu toute importance, était à l'origine l'une des principales cités de la Germanie romaine (*Bauconica*), puis devint une riche ville libre d'Empire, mais elle se trouva ruinée pendant la guerre de Trente Ans, et fut pratiquement détruite en 1689. Nos auteurs ne disent d'ailleurs absolument rien de ces phénomènes pourtant importants, et se bornent au strict horizon de leur histoire familiale.

La généalogie familiale remonte à un Löw (= *Lion*) Juda Oppenheimer, né à Heidelberg en 1510, qui s'établit comme détaillant en soies (*Seidenkrämer*) à Francfort-sur-le-Main en 1531 : riche ville libre d'Empire, Francfort et ses foires drainent alors marchandises et capitaux sur la principale route commerciale de l'Europe, celle qui relie l'Italie du Nord aux Pays-Bas par la vallée du Rhin. Moses, fils de Löw Oppenheim, est, en 1590, le Juif le plus riche de la ville, avec 16 000 florins. De manière classique, le négoce des soieries s'élargit, dans la première moitié du xvii^e siècle, avec des activités de change, dont l'importance tend à prédominer de plus en plus. La richesse familiale semble se consolider tout au long de ce xvii^e siècle francfortois.

5. Un exemple comparable est donné par notre étude de la dynastie des banquiers et hommes politiques français Fould, des origines à l'époque contemporaine : Frédéric BARBIER, *Finance et politique : la dynastie des Fould, xviii^e-xx^e siècle*, Paris, Colin, 1991. Wilhelm TREUE avait également donné plusieurs articles sur la famille Oppenheim, de même que sur la banque Mendelssohn à Hambourg : « Das Bankhaus Mendelssohn als Beispiel einer Privatbank im 19. u. 20. Jahrht. », in *Mendelssohn Studien*, Bd I, Berlin, 1972, p. 29 sq. En France même, l'histoire des entreprises semble prendre aujourd'hui un certain essor, après des études comme celle que nous avons consacrée à l'imprimerie librairie strasbourgeoise des Levraut, puis Berger-Levrault, depuis 1676 (Genève, 1979), ou encore, toujours en Alsace (et ce n'est pas un hasard), *Regards sur la société contemporaine : les Familles industrielles d'Alsace (Bussière, Saglio, Schlumberger)*, ouvr. dir. par Michel HAU, Strasbourg, Oberlin, 1989. La méthodologie suivie par certaines de ces recherches est parfois prosopographique : F. BARBIER, *Le Patronat du Nord sous le Second Empire : une approche prosopographique*, Genève, Droz, 1989 ; des travaux analogues sont en cours ou achevés sur les « patrons » de Normandie, Bourgogne, Franche-Comté, etc.

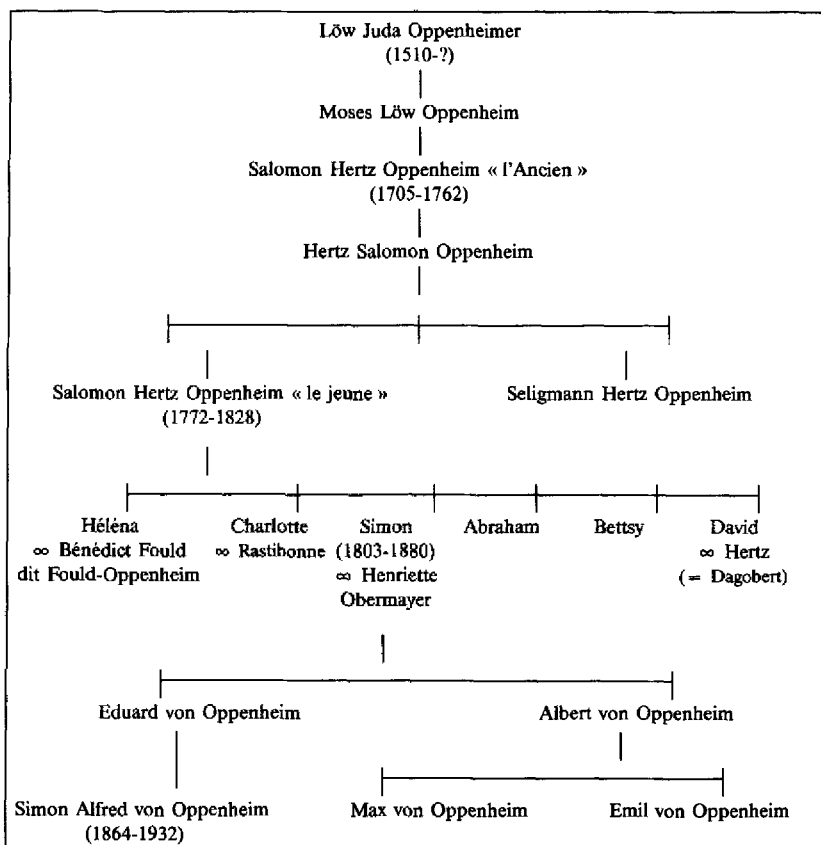
Sans que nous puissions en déterminer les causes précises, Salomon Hertz Oppenheim (1705-1762) quitte Francfort, dans les années 1725, pour Bonn, alors une ville d'importance moyenne, appartenant à l'archevêché de Cologne, et dont la notoriété vient principalement de ce qu'elle est la ville de résidence des princes électeurs de Cologne. Au XVIII^e siècle, nombre d'homonymes (Oppenheim, ou encore Oppenheimer) exercent des activités de « fondés de pouvoir de [telle] cour » (*Hoffaktoren*) dans les *Residenzstädten* de Darmstadt, Stuttgart, Hildesheim, etc. À Bonn, Oppenheim et son fils Hertz Salomon participent aux affaires montées par Simon Baruch autour de la cour (surtout des livraisons de textiles et de tissus). Enfin, le fils de Hertz Salomon est Salomon Oppenheim junior, né en 1772, et qui sera véritablement le fondateur de la maison de banque.

Avec les événements parisiens de 1789, et à terme la pure et simple disparition de l'électeur de Cologne, les bases de la fortune de nos *Hoffaktoren* sont en effet radicalement remises en cause. La firme de banque Salomon Oppenheim junior & Cie est fondée par Salomon le jeune à Bonn en 1789, à côté de l'ancienne maison familiale : cas de figure exceptionnel, dans un milieu où le fils reprend presque toujours la charge de l'affaire « de famille », ne serait-ce que pour ne pas multiplier les risques. Salomon jr s'associe avec un autre banquier de Bonn, Samuel Wolff, qui lui apporte notamment toute sa clientèle dans les villes rhénanes jusqu'en Alsace et à Bâle, et l'appui de ses amis et connaissances dans la plus haute finance de l'ancien Empire allemand. Le cas de figure est ici connu, du capitaliste investissant dans une affaire nouvelle, associé au jeune homme qui apporte ses connaissances et son travail : pour Oppenheim, l'appui de Wolff constitue « la chance de sa vie », tandis que l'affaire paternelle s'effondre irrémédiablement en 1793.

La bataille de Valmy prélude à la conquête de la rive gauche du Rhin par la France révolutionnaire, d'autant plus intéressée à la chute de certains princes allemands que l'électeur de Mayence avait très libéralement accueilli les émigrés. Au début d'octobre 1794, le prince électeur de Cologne abandonne définitivement sa résidence de Bonn, et les deux cités de Cologne et de Bonn sont imposées par la France d'une somme de huit millions de francs, tandis que les lois républicaines (notamment l'égalité de tous comme citoyens) sont systématiquement établies. L'introduction du Franc-germinal, au poids de 11,3 g d'argent, constitue pour les financiers un important facteur de stabilité et de développement des affaires.

Les affaires avec la cour sont définitivement révolues, et Salomon Oppenheim le comprend bien : tandis que son associé quitte la firme et demeure comme rentier à Bonn (la ville perd en quelques années la moitié de sa population et entre dans une longue période de léthargie), lui-même se transporte à Cologne pour y continuer ses opérations, avec succès. En 1808, il acquiert le Palais municipal (*Stadtpalais*) de l'ancien *Bürgermeister* von Hilger, et, en 1810, la maison Oppenheim est l'une des quatre principales banques de la ville⁶.

6. ERNST WEYDEN, *Geschichte der Juden im Köln am Rhein*, Cologne, 1867, et ADOLF KRÜGER, *Das Kölner Bankiergewerbe vom Ende des 18. Jahrhunderts bis 1875*, Essen, 1925.



Généalogie sommaire des Oppenheim.

Notre propos n'est pas ici de suivre précisément la saga familiale des Oppenheim à travers les XIX^e et XX^e siècles, mais d'insister sur un fait essentiel, à savoir leur aptitude décisive à se « repositionner » après chaque crise et en fonction des déplacements de la conjoncture. Salomon Oppenheim junior a rapidement vu que les temps des Juifs de cour (*Hofjuden*) étaient passés avec la disparition du Saint-Empire, et il a su en tirer les conséquences, pour bénéficier, à Cologne, des conditions nouvelles du travail de banquier. Ses activités restent encore traditionnelles de la « banque d'Ancien Régime », fondées sur la circulation des marchandises (notamment les céréales et le vin), du « papier » (lettres de crédit, etc.), et sur le jeu des changes.

Le mariage d'Héléna Oppenheim avec Bénédicte, fils aîné de Berr Lion Fould, permet certes à ce dernier de sauver sa banque mise en faillite à la suite de la crise de 1810, mais ouvre aussi à Oppenheim des relations très étroites avec Paris et

au-delà (Bordeaux, Bayonne, l'Espagne et l'Atlantique) : et, lorsque la Prusse reçoit, au second Traité de Paris, une indemnité de 170 millions de Talers, les Oppenheim participent déjà à l'opération — pour un total de 52,5 millions de francs en accord avec la banque berlinoise des Mendelssohn. Car le jeu se déplace à nouveau et, avec la disparition de l'Europe napoléonienne, les anciennes principautés rhénano-wetsphaliennes sont intégrées au royaume de Prusse : les conséquences de l'événement sont considérables, sur le plan de la politique allemande la plus générale, comme l'a montré notamment Rudolf von Thadden, mais, pour Oppenheim, sa nouvelle appartenance prussienne est de bien moindre poids que la naissance de l'industrialisation dans la Ruhr toute proche, et le long du cours inférieur du Rhin. Enfin, surtout, s'engage la litanie des nouveaux emprunts d'État, couverts par des syndicats de banquiers.

La désignation de la maison comme une banque est, par elle-même, significative du déplacement de ses fonctions : la commission de marchandises recule toujours plus, face à la banque proprement dite. Les liaisons sont constantes, non seulement avec les Mendelssohn, mais aussi avec les grands banquiers hamburgueois (Hertz, etc.), anglais (Rothschild) et français (les Parisiens Fould et Fould-Oppenheim, et les Strasbourgeois Ratisbonne). La paix revenue, Cologne bénéficie de sa position exceptionnelle sur le Rhin, et des efforts de la monarchie prussienne pour constituer une union douanière autour du royaume, de sorte que les affaires commerciales peuvent prendre une ampleur absolument nouvelle.

Dans ce contexte, à la fois traditionnel (nous sommes toujours dans un capitalisme d'abord commercial) et novateur (par le changement d'échelle des opérations industrielles), la maison Oppenheim s'engage très visiblement : elle participe de manière décisive aux premiers développements de la navigation à vapeur sur le Rhin à partir de 1825, quand la fondation du nouveau royaume de Belgique, en 1830-1831, ouvre aux capitalistes rhénans de nouvelles perspectives.

La Belgique de Léopold de Saxe-Cobourg s'engage, en effet, résolument sur les voies de l'industrialisation, où elle voit la première garantie du maintien de son indépendance. Après avoir développé leurs participations à plusieurs sociétés de navigation entre le Rhin et la mer du Nord, les Oppenheim interviennent puissamment dans l'établissement de l'un des premiers chemins de fer du continent européen : gênés par les droits hollandais, les commerçants de Cologne cherchent en effet un débouché vers la mer, soit vers Minden et Brême, soit, plus directement, vers Anvers, dont le jeune État belge veut développer le port. Le capital rhénan, derrière la banque Oppenheim, participe donc massivement à la Société du chemin de fer de Cologne à Anvers, au capital de 2, puis de 3, enfin de 4,5 millions de Talers (environ 7,5, puis 11,25 et 16,875 millions de francs). Malgré nombre de difficultés (dont l'insuffisance des fonds propres de la compagnie), la ligne, par Aix-la-Chapelle et Liège, est enfin ouverte en 1843 — et l'investissement final aura été de 10,5 millions de Talers.

Alors que le chemin de fer vers Anvers est loin d'être achevé, les capitalistes de Cologne discutent déjà d'autres projets, susceptibles d'asseoir la prédominance de leur ville sur le grand commerce rhénan : la première ligne est celle de Minden, sur la Weser, dont la fonction est non seulement d'assurer la liaison avec Brême et les ports hanséatiques, mais aussi, politiquement, de devenir une « dorsale » prussienne reliant Berlin à l'Europe de l'Ouest. Dans la décennie 1840, Abraham

Oppenheim engage résolument la firme dans cette opération, où il voit un débouché pour les nouveaux charbonnages de la Ruhr, et pour laquelle le gouvernement prussien accorde un soutien très direct. Le tronçon de Cologne à Minden (via Düsseldorf et Duisburg) est ouvert en 1847.

Enfin, nous insisterons sur les assurances. La commission des marchandises et le grand commerce étaient traditionnellement accompagnés de contrats permettant d'assurer les marchandises ou les valeurs transportées. Comme dans le domaine ferroviaire, l'intervention de la maison Oppenheim dans les assurances est donc la conséquence logique du développement des activités du capitalisme marchand. De fait, il est très frappant de voir comment l'élargissement des perspectives de la banque est la conséquence logique du développement d'un type d'activités resté depuis toujours la spécialité et le premier fondement de la richesse de Cologne. La *Colonia Versicherung* (« Société de Cologne pour les assurances contre l'incendie ») est créée en 1838, avec la collaboration d'un véritable syndicat de grands banquiers internationaux, au premier rang desquels on trouve Schaffhausen, le Francfortois Rothschild, et les Parisiens Fould et Fould-Oppenheim — pour la petite histoire, signalons que la *Colonia* connaît de très grosses difficultés en 1842, avec le gigantesque incendie qui ravage alors Hambourg.

À côté de ces entreprises novatrices et prestigieuses, le fond de l'activité des Oppenheim apparaît de plus en plus lié au développement de l'industrialisation de la Ruhr : la banque élargit sa clientèle à de nombreuses affaires de charbonnage ou de sidérurgie qui se fondent alors, auxquelles elle ouvre éventuellement des crédits, dont elle assure le capital fixe, et dont elle prend en charge la « correspondance financière » avec l'extérieur. Puis de plus en plus, dans la décennie 1850, les prises d'intérêts de la banque dans des entreprises industrielles dépassent les limites régionales, pour se développer notamment vers l'Allemagne du Sud.

Bientôt pourtant après la crise de 1848 (par laquelle Oppenheim connaît de très sérieuses difficultés), la nécessité se fait sentir, de tenter des opérations d'un nouveau type — entendons, pour reprendre la terminologie proposée par David Landes, de passer nettement de la « banque ancienne » des capitalistes marchands à la « banque nouvelle » exigée par l'industrialisation⁷ : la *boom* financier, l'arrivée massive de l'or et de l'argent de Californie et du Mexique, le retour de régimes d'ordre (et d'abord à Paris), tout concourt au succès spectaculaire de l'« économie du 2 décembre », selon le mot de Louis Girard. Les Colonais s'adressent en ces termes à Benoît Fould à Paris : « Ici, les affaires reprennent, et nous espérons pouvoir animer notre correspondance cette année. Napoléon a fait des merveilles, et nous lui devons tout de reconnaissance [*sic*]. La hausse des fonds et chemins chez vous est fabuleuse, et nous n'avons qu'un regret, c'est de n'avoir profité de ces rares circonstances. Nous sommes étonnés que tu ne nous parles pas des nouvelles affaires qui se pressentent chez vous, et je te prie, cher ami, de ne pas nous oublier... »⁸.

7. David S. LANDES, « Vieille banque et banque nouvelle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. III, 3, 1956, p. 204-222.

8. Archives privées Achille-Fould, Paris. Cf. *Finance et politique*, op. cit. supra n. 5.

De fait, on sait comment les frères Oppenheim (mais aussi Salomon Heine à Hambourg) sont directement intéressés dans la fondation à Paris du Crédit mobilier, dont Benoît Fould-Oppenheim est président (1852). En Allemagne même, les frères Péreire souhaitent lancer une nouvelle banque sur le modèle parisien : devant l'opposition des banquiers de Francfort, Abraham Oppenheim sera à l'origine de la *Darmstädter Bank für Handel und Industrie*, établie dans la *Residenzstadt* du grand-duché de Hesse. Par le biais de la *Darmstädter Bank*, le capital rhénan prussien participe dès lors très largement à l'industrialisation de l'Allemagne du Sud. Quelques années plus tard (1856), ils seront également intéressés à la nouvelle Banque internationale de Luxembourg (avec Erlanger⁹ et Mevissen), dont l'objectif est d'accaparer la plus large partie possible de la circulation des capitaux entre Paris, l'Allemagne moyenne et l'Autriche.

Sans que l'équilibre de l'ancienne affaire familiale soit en rien compromis, les Oppenheim réussissent par ce biais leur seconde mutation dans les activités de banque : des *Hoffaktoren* aux marchands banquiers, ils sont passés de ceux-ci à la « grande banque moderne » — en conservant pourtant un caractère spécifiquement allemand.

Il ne saurait bien entendu être question pour nous de suivre, même grossièrement, le devenir de la firme sur les deux cents ans de son histoire : parmi toutes les opérations auxquelles Salomon Oppenheim jr & Cie participe plus ou moins étroitement, nous en mentionnerons pourtant une particulièrement remarquable — le *Nord-Süd Eisenbahn*, entendons, la liaison ferroviaire qui doit conduire d'Allemagne en Italie, à travers les Alpes suisses.

Le projet est grandiose — un tunnel de 15 km à travers le massif du Saint-Gothard — mais l'opération, au-delà de son audace technique, est très remarquable parce qu'elle ouvre l'un des plus importants champs de bataille entre grandes puissances impérialistes au cours du second *xx^e* siècle : les concessions ferroviaires, permettant de contrôler les grands axes du trafic international, d'abord en Europe (le Gothard en est le premier grand exemple), puis vers le Proche-Orient et Constantinople, et, au-delà, sur la route des Indes — pensons aux luttes autour du *Bagdadbahn* dans les années 1900. Bismarck (qu'Abraham Oppenheim rencontre à Baden-Baden en 1865) avait bien compris les implications politico-économiques des investissements ferroviaires, et soutenu, dès ses débuts, le projet du Gothard¹⁰. De même, *a contrario*, la France s'y oppose-t-elle, parce qu'elle y voit évidemment une concurrence possible pour son axe impérial (Calais)-Paris-Lyon-Marseille, pour le port de Marseille lui-même et, au-delà, pour les entreprises françaises en Méditerranée et vers l'Extrême-Orient.

En choisissant le Gothard comme principal passage des pays rhénans vers la Lombardie, les Oppenheim ont parfaitement appréhendé l'émergence d'un nouvel ordre géo-politique né de l'industrialisation occidentale. Même si les difficultés politiques, et notamment la guerre austro-prussienne de 1866, retardent le

9. Alors représentant du Crédit mobilier à Francfort.

10. On connaît la célèbre citation figurant sur l'église Saint-Charles d'Hospental, au pied du col du Saint-Gothard, sur le versant nord du massif : « Étranger, c'est ici que le chemin se sépare. Où vas-tu ? Veux-tu descendre vers la Rome éternelle, ou longer le Rhin allemand jusqu'à Cologne la sainte, ou encore gagner au loin, vers l'ouest, le pays des Francs ? »

montage financier de l'opération, la conférence internationale du Gothard réunie à Berne en 1869 prévoit 85 millions de francs de subventions d'États, contre 102 millions apportés par les capitalistes allemands — parmi lesquels Abraham Oppenheim tient le premier rang. Comme on le sait, la ligne ne sera finalement ouverte qu'en mai 1882, après de multiples retards dus aux événements politiques (la guerre de 1870) et à la sous-estimation trop importante des fonds nécessaires à la construction.

En 1896, Eduard von Oppenheim sera encore à l'origine de la fondation, avec Nagelmackers, d'une Compagnie allemande des wagons-restaurants et des wagons-lits, qui exploite bientôt des services sur les principales lignes de l'Empire (Cologne-Berlin, les services autour de Francfort-sur-le-Main et ceux vers les stations thermales) avant de passer, en 1917, à la nouvelle *Mitropa*. Enfin, au-delà du transport des hommes, les Oppenheim veulent aussi transmettre plus rapidement les informations : ils s'intéressent très tôt au téléphone, et jouent également un rôle important dans un consortium dirigé par la *Dresdner Bank* et dans l'installation des grands câbles sous-marins posés par les Allemands pour concurrencer le monopole britannique.

Avec le *Nord-Süd Eisenbahn*, les Oppenheim sont entrés de plain pied dans la politique générale : ils vont y exercer une influence croissante avec la construction progressive de l'unité allemande, finançant la guerre de 1866 et, plus encore, celle de 1870 par leur participation aux syndicats de banquiers qui prêtent à l'État. La firme de Cologne assurera bien entendu le transit d'une partie de l'indemnité de guerre de 5 milliards exigée de la France en 1871. Deux ans plus tard (1873), la firme abandonne son ancienne forme sociale pour celle d'une société par actions. À partir de l'Empire et au xx^e siècle, la puissance de la banque est telle que son intervention dans tel domaine financier (par exemple les investissements dans les colonies allemandes avant 1918, et surtout la stratégie des investissements industriels) a directement une dimension politique.

Une très belle monographie, dans une conception classique, donc, à propos de laquelle nous insisterons sur quatre points importants :

1) D'abord, les rapports complexes entre la famille et la firme. Selon le modèle anciennement observé dans le monde germanique, les enfants sont associés aux affaires très jeunes, et leur fortune reste toujours investie dans la banque familiale (p. 69) dont le maintien est ainsi garanti, par-delà tous les impondérables. Les liaisons familiales sont essentielles pour les affaires de banque, comme en témoignent les mariages des enfants de Salomon Oppenheim le jeune avec les grands noms de la finance de son temps : des Fould (à Paris), Ratisbonne (à Strasbourg), Hertz (à Hambourg), Beyfus (la petite-fille de Mayer Rothschild à Francfort-sur-le-Main) et Obermayer (d'une famille de *Hoffaktoren* d'Augsbourg). Abraham Oppenheim junior est donc lui-même neveu des richissimes Rothschild de Vienne, Londres et Paris. D'autres enfants de Salomon Oppenheim s'établissent à Amsterdam, tandis qu'Emma, fille de Simon Oppenheim, épouse Felix Kaskel, fils de Karl Kaskel (« le Rothschild de Saxe ») et l'homme le plus riche à Dresde après le roi.

À cet égard, il est clair que le projet d'un changement de forme sociale en 1873 traduit aussi une crise d'identité et des difficultés entre le « patriarche » et la

« troisième génération », celle des petits enfants de Salomon Oppenheim junior : « les jeunes gens ne sont plus ce qu'ils étaient », écrit avec regret Simon Oppenheim à son frère en 1853¹¹. Enfin, lorsque Eduard et Albert se retirent de la vie active, la firme est dirigée par trois associés, Emil et Alfred von Oppenheim, auxquels se joint Ferdinand Rinkel, jusque-là simple fondé de pouvoir (1904). La société de fait devient alors une société en commandite par actions entre les membres de la famille, Ferdinand Rinkel et la *Disconto Gesellschaft* de Berlin, qui apporte 5 millions de Marks. Les dispositions habituellement prises reviennent à dissocier la firme et la famille, pour protéger la première — le crédit de la banque suppose l'entente parfaite de la famille, ce qui n'est jamais garanti. Elles reviennent à bloquer la fortune de chacun dans les actifs de la banque (sous forme de commandite ou simplement de compte courant) et à les rémunérer au taux constant de 5 %.

À terme pourtant, il est impossible de conserver ce splendide isolement. Dès lors que la richesse est héritée, apparaissent les contrecoups d'un certain « effet Buddenbrook », et les héritiers ne voient pas toujours la nécessité de s'investir dans la firme familiale autant que l'avaient fait leurs parents ou grands-parents. Les difficultés très graves des années 1891 obligent la banque familiale à abandonner sa traditionnelle réserve pour rassurer l'opinion en rendant publique une situation financière¹² que l'appui de la *Disconto-Gesellschaft* permet de rendre absolument saine. On n'hésite guère à intégrer un étranger, en la personne de Ferdinand Rinkel, dans le cercle étroit des directeurs, non plus que l'on n'hésite (par force, il est vrai) à s'associer aux grandes banques anonymes nées après 1870.

2) Un deuxième ensemble de problèmes apparaît, lié au précédent, à savoir celui de la culture familiale et, en particulier, de la spécificité juive d'abord affirmée, puis de plus en plus abandonnée. Salomon Oppenheim le jeune est à la tête de la communauté juive de Cologne, et il offre notamment une partie du terrain où sera élevée la synagogue. Pourtant, comme l'écrit Bénédicte Fould à son père lorsqu'il séjourne à Cologne en 1813, « Oppenheim n'est pas plus ami que toi des cérémonies juives », et, à échéance d'une ou deux générations, les conversions se multiplient parmi les descendants du fondateur. Comme dans l'exemple français des Fould, la réussite semble donc supposer une intégration à laquelle s'opposerait en définitive la spécificité juive affirmée (sauf dans le cas exceptionnel des Rothschild).

D'un point de vue plus général, si les Oppenheim de Cologne n'acquiescent jamais la notoriété des Mendelssohn ou des Heine dans le domaine culturel, ils n'en développent pas moins une forme de « distinction » fondée sur les collections de tableaux et d'objets d'art (comme, peu après, le feront nombre de banquiers parisiens, dont, à nouveau, le fils cadet de Berr Léon, Louis Fould) — même si la collection de tableaux des Oppenheim a son origine dans une garantie bancaire demandée par la banque à un emprunteur. Dès 1828, la collection Oppenheim est suffisamment renommée pour être visitée par les voyageurs de

11. Sur ce thème, on pourra consulter, d'une manière générale : Michael MITTERAUER, Reinhard SIEDER, *Vom Patriarchat zur Partnerschaft : zur Strukturwandel der Familie*, 2^e éd., Munich, Beck, 1980.

12. Le bilan est, pour la première fois, publié dans le *Kölnische Zeitung*.

passage, en particulier Johanna Schopenhauer, la mère du philosophe. À partir des années 1870, Albert von Oppenheim développe considérablement cet ensemble initial : toiles de l'école flamande (Rubens, Hals, Van Dyck et Rembrandt), pièces de la Renaissance italienne et du xviii^e siècle français constituent les trois points forts d'une collection exceptionnelle, abritée par Albert dans le *Groottesche Palais*, construit en 1762, et qu'il acquiert spécialement et fait aménager à cet effet¹³. L'ensemble sera vendu en 1918.

Les Oppenheim s'intéressent aussi, quoique de manière relativement marginale, au monde de l'édition¹⁴. En 1841, Dagobert Oppenheim (qui a adopté ce prénom chrétien pour des raisons administratives) participe très directement au lancement du nouveau *Rheinische Zeitung*, édité à Cologne sur le modèle de l'*Allgemeine Zeitung* de Cotta à Stuttgart, qui défend une certaine libéralisation du régime prussien et auquel le jeune Karl Marx collabore un temps. L'opposition constante de la censure royale conduira le titre à sa perte, dès le 1^{er} avril 1843. Ce n'est qu'à la veille de la Première Guerre mondiale que la banque Sal. Oppenheim jr & Cie en tant que telle (et non plus un membre de la famille) renouera avec le journalisme, en prenant le contrôle du *Konzern* August Scherl, lequel publiait certains des principaux titres de la presse conservatrice du temps. Les barons von Oppenheim sont désormais de grands bourgeois de l'Empire, et le temps n'est plus, comme dans la première moitié du xix^e siècle, à la défense d'une politique par trop réformatrice.

3) Le troisième point, en effet, concerne le statut social. Lorsque le roi Friedrich Wilhelm IV de Prusse vient à Cologne en 1842, il est déjà reçu pour des « rafraichissements » dans la maison de Simon Oppenheim, lequel, en 1844, est fait chevalier de l'ordre de Léopold. Puis celui-ci devient conseiller commercial (*Commerzienrat*) et *hoffähig* (admis à la cour) prussien. Les Oppenheim, à la fin des années 1860, sont les plus riches habitants de la ville, mais c'est par François Joseph d'Autriche que Simon sera anobli en 1867-1868. Son frère Abraham est fait baron prussien en 1868, bien qu'il soit juif. Les Oppenheim ont pleinement adopté, à cette époque, le « style de vie » des catégories les plus fortunées : voyages, séjours aux eaux, dans les villégiatures mondaines que sont Ems, Gastein et Karlsbad, ou encore dans l'une des résidences de campagne possédée par tel ou tel membre de la famille (et tout particulièrement la superbe villa *Thürmchen*, aux portes de Cologne, ou encore le château de Bassenheim, acquis par Abraham Oppenheim près de Coblenche, et celui de Schlenderhan, à l'Ouest de Cologne).

De même, le modèle traditionnel de l'éducation marchande est-il abandonné au profit de cursus scolaires plus développés : si Abraham avait dû interrompre trop tôt ses études de droit à l'Université de Bonn pour entrer dans la firme familiale, Eduard von Oppenheim, né en 1831, étudie la *Kameralwissenschaft* (entendons, l'économie politique), puis suit des stages dans d'importantes firmes de Paris et de Londres. Et, par volonté d'intégration, Eduard se convertit au protestantisme, ayant lui-même épousé une protestante, Amalie Heuser, descendante d'une autre richissime famille de Cologne.

13. De même que le fait Louis Fould, à Paris, sous le Second Empire.

14. Qui connaît, en Allemagne, un développement absolument exceptionnel au xix^e siècle : F. BARBIER, *Livre, économie et société industrielles en France et en Allemagne au xix^e siècle*, Paris, Lille, 1988, 4 microfiches (thèse de doctorat d'État).

De plus, la réussite financière étant éclatante, il devient possible, à terme, de se détacher de la tradition familiale — poursuivie et assurée par d'autres : Max von Oppenheim, à qui l'héritage paternel assure un revenu annuel de 50 000 Marks, suit des études de droit à Strasbourg, puis, malgré les efforts de son père pour le faire entrer dans la firme, entreprend un premier voyage dans le monde islamique (Algérie, Maroc), s'installe à Alexandrie, visite la Syrie et la Mésopotamie, le Golfe persique et la côte orientale de l'Afrique¹⁵. Auteur d'une relation de voyage remarquable, il est choisi par le gouvernement impérial, en 1896, pour diriger une expédition à travers le Sahara vers le lac Tchad, et devient attaché au consulat général allemand du Caire. Il y poursuit les expéditions exploratoires et les fouilles archéologiques à travers tout le Moyen-Orient, dont il publie ensuite les résultats — notamment à Tell Halaf, en Syrie. Un fils « perdu pour la banque », jugeait son père, mais sa famille et la banque familiale lui apporteront toujours le soutien financier nécessaire à la poursuite de ses travaux.

Enfin, bien entendu, l'évergétisme est étroitement intégré dans cette stratégie (parfois involontaire) de la « distinction », jusqu'à faire participer les Oppenheim au financement des travaux permettant d'achever la cathédrale de Cologne. L'amour de la « petite patrie » rhénane pousse nos banquiers à intervenir dans la plupart des entreprises d'urbanisme du XIX^e siècle (création du zoo, rénovation du jardin botanique, développement des parcs urbains, enrichissement des musées de Cologne, etc.). Les Oppenheim, indiscutablement, sont à la tête du « patriciat » urbain, pour reprendre une formule rhénane de la fin du XVIII^e siècle.

Bien entendu, cette saga Oppenheim n'est rien moins qu'indépendante par rapport aux catégories générales de l'analyse sociologique : les Oppenheim, d'anciens *Hoffjuden*, sont devenus, fondamentalement, des « grands bourgeois » rhénans, et ils adoptent le « style de vie » d'une catégorie sociale précise qui se « distingue » des autres par sa sociabilité spécifique (les réceptions, les soirées, etc.), sa participation à tel ou tel événement « mondain » (les courses hippiques), voire par une géographie propre dans la ville (la *Promenade du Rhin*) comme au dehors (les châteaux et les « villégiatures »).

4) D'où, à terme, le point crucial : à tous égards, la Première Guerre mondiale marque la fin d'un monde. Les Oppenheim étaient pleinement intégrés dans la plus haute société wilhelminienne, dont ils recevaient constamment, à Cologne et à la villa *Thürmchen*, les représentants les plus considérables : le roi de Wurtemberg, le prince Louis Ferdinand de Prusse, les princes de la maison royale de Bavière, etc. Avec la Guerre et la Révolution allemande de 1918, les grandes routes du commerce international, sur lesquelles la banque avait établi sa fortune, sont brisées, tandis que l'on abandonne l'étalon-or, que la bureaucratie prend, dans l'État comme dans les principales entreprises privées, une importance jusque-là inconnue, et que les structures mêmes de la société wilhelminienne semblent s'écrouler. Enfin, le traité de Versailles paraît bien marquer le terme du

15. Il faut ici remarquer que le « dirigisme » du *pater familias* sur ses enfants a en définitive pour objectif d'assurer le bien de tous, à travers la réussite de la « maison » familiale de banque : cependant, il reste respectueux des choix individuels, et soutiendra en définitive Max dans ses projets — pour autant, il est vrai, que l'équilibre de l'entreprise est assuré par ailleurs.

rêve impérial allemand auquel les Oppenheim avaient, pour leur part, été étroitement associés.

Bref, les temps sont-ils encore, dans l'Allemagne et dans l'Europe des années 1920, à une grande banque privée d'ancien modèle ? Les années d'après-guerre sont particulièrement difficiles dans la Ruhr, et la banque devra, pour survivre, s'associer étroitement, en 1922, avec l'ancienne maison Abraham Lévy, fondée à Cologne en 1858. L'année suivante, c'est l'occupation de la Ruhr par la France, et les difficultés se développent jusqu'à la grande crise bancaire de 1931 : le chômage devient alarmant, et la lutte se déplace sur le terrain politique, dans une ambiance générale de déliquescence de la République de Weimar. Simon Albert von Oppenheim décède en 1932 : si les Oppenheim ont évidemment la nostalgie des années antérieures à 1914, il est clair qu'ils n'ont jamais recherché ni effectué un quelconque rapprochement avec le parti qui monte, le NSDAP de Adolf Hitler — bien au contraire.

Au-delà des problèmes d'histoire générale liés au Troisième Reich et à sa politique anti-juive, la position de la firme Oppenheim pendant cette période évidemment très difficile pour elle se révèle tout particulièrement signifiante sur un point : l'importance attachée à une tradition familiale, vieille de plusieurs générations, et qui avait étroitement associé le travail des responsables successifs de la famille et de la firme au développement de la région rhénane et de la ville de Cologne. C'est là un capital inestimable à préserver, comme le souligne Max von Oppenheim dans une lettre de décembre 1935, et que l'on s'attachera en effet à conserver — alors que nombre d'anciennes maisons, comme la banque Mendelssohn, disparaissent ou sont absorbées.

Ainsi, lorsque, en 1938, Sal. Oppenheim jr & Cie abandonne son ancienne raison sociale pour celle de Pferdenges & Cie, du nom de l'un des associés de la firme, les documents d'archives, le papier à en-tête et la correspondance commerciale n'en continuent pas moins de faire référence à la « maison fondée en 1789 ». Plus remarquable : lorsque les bombardements se multiplient sur Cologne, l'un des premiers soucis des responsables de la banque est l'évacuation des archives qui, mises d'abord à l'abri à Gütersloh, sont ensuite transférées dans le petit bourg de Neuenahr. Pour la famille et pour la banque, la chute de la dictature nazie marque, selon la formule de Raymond Aron, la fin de cette « nouvelle guerre de Trente Ans commencée en 1914 ». La maison rouvre dès juillet 1945 dans des locaux provisoires, et la banque, qui redeviendra Sal. Oppenheim jr & Cie en 1947, peut célébrer dès 1949 son cent-soixantième anniversaire et affirmer ainsi une continuité pluriséculaire par-delà le hiatus hitlérien.

Au total, ce qui frappe ici tout particulièrement l'historien français, c'est, précisément, le poids de l'histoire¹⁶. Les formes sociales perdurent à travers deux siècles.

16. Pour être tout à fait honnête, ne passons pourtant pas sous silence quelques remarques moins positives. Et, d'abord, le fait que la conception de l'ouvrage reste en définitive par trop convenue : aucune cartographie (de la clientèle, ou simplement des villes avec lesquelles la maison est en relations d'affaires) ni de plan de Cologne, pas même un simple tableau généalogique, peu d'éléments comparatifs, une approche socio-culturelle trop limitée (rien, par exemple, sur les prénoms, trop peu d'éléments sur les niveaux de fortune, etc.). L'ouvrage se ressent, en fait, trop de son caractère de « commande », et il en découle un ton parfois quelque peu tranché : ainsi sur l'esprit de 1789 (p. 27) et les rapports évidemment

cles (Oppenheim est toujours, aujourd'hui, une commandite par actions au capital de 1 milliard de Marks), la localisation est la même, l'indépendance de la firme privée et familiale toujours préservée.

Pourtant, connaissance et respect de la tradition ne signifient pas, bien au contraire, lent assoupissement dans des cadres provinciaux : de Bonn à Cologne, puis à travers l'industrialisation de la Ruhr et la mondialisation des affaires, nos anciens *Hofjuden* ont toujours su innover, modifier leur stratégie et réorienter au mieux leurs affaires. Dès 1881, la maison prend ainsi place parmi les premiers promoteurs d'un réseau téléphonique à Cologne et en Rhénanie. De même s'intéressera-t-elle rapidement à l'éclairage électrique, etc. À l'inverse, préparant l'Europe de 1993, Oppenheim n'a pas hésité à se séparer, en 1989, de sa participation très importante et ancienne au groupe d'assurances *Allianz*, afin de recentrer ses activités sur son domaine privilégié — la banque. Il n'y a plus, dès lors, à opposer, selon le schéma de D. Landes, « banque ancienne » et « banque nouvelle », mais à étudier le fonctionnement d'une famille, d'une entreprise ou d'une activité, dans et par le temps.

Il s'agit donc d'une combinaison fascinante de tradition et d'esprit novateur, dont la réussite ne s'est pas démentie : le succès est rendu possible, mais non pas certain, précisément par cette combinaison dont le fondement ressort, en dernière analyse, d'une définition éthique. Si, effectivement, les minorités juives d'Ancien Régime ont souvent un niveau culturel supérieur à celui de leurs contemporains, l'essentiel tient à nos yeux d'abord dans leur sens élevé de la responsabilité morale de chacun, et, *a contrario*, dans la reconnaissance du travail des autres : le *pater familias* est en charge des intérêts des autres membres de la famille¹⁷ ; son devoir est de transmettre au mieux le patrimoine familial à ceux qui lui succède-

conflictuels entre la France et la rive gauche du Rhin. L'analyse n'a pas à en être entreprise ici, mais ces problèmes essentiellement historiques ne justifient pas des prises de position trop peu nuancées. On a le sentiment que les auteurs (ce que l'on comprend d'ailleurs) ont très largement adopté le point de vue de leurs « héros » tel qu'ils le comprenaient *a posteriori*.

Par suite, un certain nombre de points restent quelque peu dans l'ombre, ce qu'il faut attribuer avant tout à la volonté des auteurs de limiter leur enquête presque exclusivement aux sources allemandes, sinon aux seules archives privées de la maison. Ainsi, l'enquête n'est-elle que trop discrètement engagée, sur les rapports avec d'autres familles du XIX^e siècle industriel : les banquiers Heine ou Mendelssohn, la maison parisienne de Berr Léon Fould, puis de Fould et Fould-Oppenheim, certaines maisons belges, voire les Rothschild. L'appel à une documentation étrangère aurait permis de préciser les conditions d'intervention des Oppenheim dans le nouveau royaume de Belgique, de même que leurs rapports avec certaines grandes banques étrangères (les Rothschild de Paris, ou encore le Crédit lyonnais), voire leur politique de succursales dans des villes comme Alexandrie. Avouons notre frustration lorsque nous lisons, par exemple, sous la plume de Jean BOUVIER (*Le Crédit lyonnais...*, p. 658), que les Oppenheim d'Alexandrie « cousins de ceux de Cologne et de Paris » sont décrits dans les archives de la banque comme « fins, serrés, retors, traitant le commerce du haut de leur grandeur » et comme possédant « 27 à 30 millions de fortune » en 1866 : rien, pratiquement, sur ces « cousins » dans la monographie ici recensée. Il est de même pratiquement impossible, étant donné le cadre de l'activité des Oppenheim, que l'on ne trouve rien, par exemple, dans le fonds des Archives économiques de Bâle, si riche pour la période du Premier Empire français (faillites Bourcard, etc.)...

17. Voir ici ce que dit, par ex., Heinrich Heine du « grand despote » auquel il doit demander de l'aide financière à Hambourg : cf. F. BARBIER, *op. cit. supra*.

ront. Plus largement, la réussite familiale est indissociable de la prospérité de la ville et du pays qui l'entourent, et le chef de famille est donc, précisément, aussi en charge d'autres obligations à cet égard.

De manière subtile, ce respect du travail des autres (donc, ici, de ceux qui vous ont précédé) n'exclut pas, bien au contraire, le sens du changement. C'est que les responsables ont bien conscience que, avec la Révolution politique et la Révolution industrielle des années 1789-1914, le monde connaît des bouleversements tels que, face à eux, une politique d'immobilisme conduisait à terme à disparaître. La responsabilité des chefs de la banque envers celle-ci suppose donc, au total, une formation professionnelle aussi poussée et adaptée que possible, afin de juger le plus sainement possible des situations, mais surtout un « coup d'œil », par rapport auquel il est toujours facile de se tromper, sur les dispositions nouvelles à prendre pour maintenir et développer les affaires. Et, en définitive, le changement pénètre aussi les relations familiales elles-mêmes, et modifie profondément les traditionnels rapports parents-enfants¹⁸.

Pour que le système perdure, un discours réflexif est nécessaire, notamment d'ordre historique. Il affirme son caractère intrinsèque en exhibant son unanimité.

Les pages centrales de la monographie sur Oppenheim sont ainsi consacrées à un cahier d'illustrations en couleurs montrant, par exemple, la pièce d'orfèvrerie offerte par la communauté juive de Cologne à Abraham Oppenheim pour le remercier de son action en faveur de l'émancipation des Juifs, et l'adresse l'accompagnant, superbement ornée et enluminée ; plus loin, c'est l'adresse du Conservatoire musical de Cologne pour remercier le baron Albert von Oppenheim d'avoir siégé pendant cinquante ans dans son conseil d'administration ; plus loin encore, une surprenante composition allégorique mêlant locomotive à vapeur, roues dentées, *putti* et encadrement de fleurs, pour remercier Dagobert Oppenheim de son action comme président d'une compagnie ferroviaire. De même, les occasions sont-elles constantes, de célébrer l'ancienneté et la pérennité de la maison et de la firme, jusqu'au bicentenaire et à la publication de l'étude ici présentée — de sorte que le souci historiographique devient par lui-même très significatif de cette nécessité d'une cohésion, voire d'une identification (une famille, une « maison » et une firme¹⁹) sans cesse proclamée et réaffirmée.

L'unanimité est proclamée parce qu'elle est d'abord l'effet d'un phénomène organique (la *Wesenwille*, ou « volonté organique », selon la terminologie de Ferdinand Tönnies) qui caractérise la communauté familiale. Mais, dès lors que s'élargit celle-ci et qu'elle s'insère dans des systèmes imbriqués de collectivités de plus en plus complexes jusqu'à la collectivité nationale, la « volonté réfléchie »

18. Comme on l'observe, précisément, avec l'exemple de Heinrich Heine, qui étudie le droit et travaille un temps dans une maison de commerce, mais que ses parents ne peuvent, heureusement, détourner de sa vocation essentielle, écrire. À Paris, l'un des fils du tout puissant ministre Achille Marcus Fould doit s'enfuir à Londres pour y vivre avec son égérie, l'actrice « Valérie », qu'il épousera enfin à Varsovie. Cf. F. BARBIER, *op. cit. supra*.

19. On sait que la métaphore familiale est très fréquemment employée, dans le monde rhénan, pour caractériser les rapports dans la firme elle-même : les employés constituent comme une grande famille, et, par ex., les apprentis en librairie logent très fréquemment chez le maître, mangent à la table familiale, voire l'appellent affectueusement « Papa ». Le terme même de paternalisme est à cet égard également signifiant.

(*Kürwille*) tend à prendre une importance croissante, jusqu'à prédominer dans le jeu des relations sociales. Et, en élargissant encore notre propos, nous observons qu'une des caractéristiques, à nos yeux les plus importantes du monde germanique au sens large, réside en premier lieu dans la place essentielle partout conservée de ces liens organiques qui sont d'abord ceux d'une communauté et, lorsque celle-ci s'élargit, dans la multiplication des substituts destinés précisément à maintenir le caractère communautaire au sein même de la collectivité. Substituts de tous ordres, parmi lesquels nous citerons, pêle-mêle, le particularisme urbain ou régional et le maintien d'un système politique fédératif, la figure *paternelle* de l'Empereur (ou celle, plus récemment, d'un autre personnage), l'importance des syndicats et, plus largement, de la vie associative (*das Vereinwesen*), le rôle de tout un discours et d'une symbolique²⁰ (qui peut paraître parfois puérite à l'étranger) sur ce qui est *allemand* en soi²¹, la place enfin de la commémoration, de la fête et du livre²² commémoratif.

« ... En ce temps-là, la *maison*²³ Buddenbrook était pleine de soleil, et, dans ses bureaux, l'on faisait des affaires d'or », écrivait Thomas Mann.

Frédéric BARBIER.

20. Les fils de notre banquier ne participent-ils pas, habillés en cavaliers du xv^e siècle, à la cérémonie d'inauguration de la cathédrale de Cologne, enfin terminée ?

21. Bien entendu, nous n'émettons ici aucun jugement de valeurs de quelque nature qu'il soit, mais cherchons simplement à comprendre, au moins partiellement, le mode de fonctionnement de deux entités nationales aussi proches, géographiquement comme historiquement, que l'Allemagne et la France, mais qui restent à bien des égards aussi éloignées l'une de l'autre, aussi *étrangères*.

22. La place du livre imprimé dans cette construction toujours en cours de la nation allemande est tout à fait spécifique, et s'inscrit pleinement dans la logique que nous décrivons ici. Cf. notamment F. BARBIER, *op. cit. supra* n. 14.

23. Souligné par nous.